

un principe commun : la division, en intervalles distincts, de l'image ou du son à émettre à l'exploration. » Et l'élément essentiel qui permet aux plus récents appareils de télévision la projection d'images nettes et visibles n'est-il pas le disque ? Le disque de Nipkow, utilisé dans les procédés Baird, von Mihaly, et par les grandes compagnies de la *Telefunken* et de la *Bell Telephone Co* ?

Il y a mieux. La grande société allemande du *Fultographe* — qui a, d'ailleurs, son pendant en Angleterre dans la *British Fultograph Society* — vient de livrer à l'exploitation un nouveau procédé de transmission d'images que les spécialistes de la télévision estiment « très amélioré » et que, faute d'un nom plus approprié, on a baptisé le *Gramophone émetteur d'images*. Vous imaginez, discophiles avertis, ce qu'on peut attendre d'une telle invention ! Elle serait sans doute équivalente à celle qui a permis au film muet de parler et de chanter.

Dès maintenant, les amateurs d'émissions radiophoniques peuvent annexer à leur poste de T. S. F. un récepteur d'images qui leur permet de voir de leurs propres yeux, pendant qu'ils l'entendent, le conférencier, le chanteur, le Parleur Inconnu... désormais connu... Cette photographie est encore aujourd'hui fixe. Bientôt, elle sera mobile...

Un jeune savant, M. Dauvillier, directeur des laboratoires du duc de Broglie, m'a affirmé, cette semaine, que, sous peu, un Français téléphonant à New-York verra le visage de son correspondant s'animer, ses yeux briller, ses lèvres articuler les sons. Il en serait de même pour les discophiles si le *disque à images*, qu'on appellera peut-être *la machine parlante et voyante*, tient ses promesses.

Je n'ai pas qualité pour en juger, et je n'en ai pas non plus les moyens. Tout ce que je sais du gramophone émetteur d'images, le voici, d'après les journaux allemands :

« La société allemande du *Fultographe* a construit un appareil sur lequel elle fait reporter — sur des disques phonographiques ordinaires — des images par l'intermédiaire d'une boîte d'enregistrement électrique spécial. Ces disques sont, ensuite, explorés comme d'ordinaire par un pick-up, et les courants pulsatoires résultants sont envoyés à un *Fultographe* par l'intermédiaire d'un amplificateur. Le *Fultographe* fonctionne comme s'il recevait une image radio ordinaire. Les images à reproduire sont enregistrées sur un disque de gramophone au moyen de sons produits par l'émetteur d'images. Le disque de gramophone est placé sous un pick up qui envoie son courant pulsatoire par l'intermédiaire d'un amplificateur à un récepteur radiophonique. Il est nécessaire que le mouvement d'horlogerie du gramophone soit absolument parfait. Le gramophone remplace ainsi le récepteur radiophonique. »

Le *disque radio-visuel* ressemblerait étrangement au cinéma parlant à domicile. La science nous a habitués à de tels miracles que, pour ma part — après la longue et minutieuse enquête que je viens de poursuivre auprès des savants spécialistes de la T. D. I. (Transmission des Images) je n'hésite pas à y croire....

PAUL ALLARD.

## Lettres d'Amérique

par Léon VALLAS

Notre collaborateur Léon Vallas a passé, en Amérique du Nord, toute l'année scolaire 1929-1930. Il vient de rentrer à Paris pour reprendre à la Sorbonne son cours d'histoire de la musique contemporaine.

Nous lui avons demandé ses impressions d'Amérique. Il les a rédigées, nous dit-il, non pas en professeur ou en musicologue, mais en simple « homme de la rue ».

### I. — CINEMA PARLANT

New-York, fin mai 1930.

Chaque jour j'admire les Européens intrépides qui traversent l'Amérique en quelques semaines et de leur rapide randonnée sont capables de rapporter la matière d'un ou de plusieurs volumes bourrés d'observations minutieuses et de jugements définitifs. Que n'ai-je ce génie de vision et de synthèse, qu'ils se contentent souvent d'exercer à travers les glaces de leur wagon Pullman !

J'achève mon huitième mois d'Amérique ; je continue à aller de surprise en surprise à travers un pays prodigieux et je me trouve encore dans l'incapacité de rédiger, après

des attendu et des considérant innombrables, un jugement sans appel du film parlant. Pourtant, que d'expériences faites ! Soixante fois au moins je me suis rendu dans des cinémas grands ou petits, à New-York surtout, mais aussi à Boston, à Washington, à Philadelphie, à Rochester... au Canada, et en un grand point d'interrogation se réduit encore mon appréciation sur le film parlant.

Sur le film parlant. Car le talkie (va-t-on se décider à l'appeler en français le parleur, le causeur, le conteur, voire le bavard ?) est seul ou presque seul à paraître sur les écrans d'Amérique ; depuis près d'un an il est souverain, roi absolu. Au cours de ma longue expérience poursuivie un peu au hasard, j'ai vu et entendu plus de cent films parlants : dans cette masse l'un faisait alterner tableaux parlants et actes seulement sonores, et je n'en ai rencontré qu'un seul entièrement muet, c'est-à-dire sans paroles mais accompagné de l'enregistrement phonographique d'une symphonie spéciale. Pratiquement le film silencieux a disparu, et le film muet : ce dernier reste-t-il dans la proportion de 1 ou 2 % ? Ce n'est pas sûr.

Mon article, si je l'avais écrit après mes premières expériences, en septembre ou octobre, aurait constitué un réquisitoire sans merci, suivi d'une hargneuse condamnation. C'est que — et les Parisiens en ont jugé avec horreur au cours des fameuses projections du Moulin-Rouge, — l'accent américain ne peut charmer les oreilles françaises. L'émission gutturale des Yankees n'est pas très phonogénique ; les voix de femmes sont naturellement un peu criardes, et leur aigreur est décuplée par la métallisation de l'enregistrement phonographique. L'ensemble de la conversation filmée est déchirant : tel il apparaît même aux Anglais d'Angleterre, tel il semble à tout étranger, d'autant plus qu'on comprend moins la langue anglaise, ou, ce qui n'est pas du tout la même chose, le parler des États-Unis : au lieu de mots pourvus de sens on ne perçoit alors que de simples sonorités, privées au plus haut point de douceur et de grâce.

Douloureusement touché par la laideur de ces sonorités navrantes, l'auditeur est porté à exagérer le désagrément de films qui font sortir d'interminables conversations non de la bouche de personnages trois ou quatre fois grossis, mais des environs de leur tête ou de leur thorax. L'impression de ventriloquie ou de désincarnation est très nette : en dépit de la coïncidence rigoureuse du geste sonore et de la parole, on distingue, on sépare trop crûment les données de la vue et de l'ouïe, et l'on n'arrive d'abord qu'à superposer artificiellement, non à fondre les éléments dissociés. La situation est-elle la même dans les films parlants français ? Quand paraîtra cet article mon expérience sera complétée à Paris.

Comme on s'habitue vite ! Bientôt, grâce à une pratique fréquente, on réintègre les unes dans les autres les données des yeux et des oreilles. Quelques jours suffisent à assurer au spectateur de bonne foi une accoutumance absolue... Les clients des grands cinémas de France s'en rendent compte. Mon article, si je l'avais rédigé après ma première quinzaine d'expérience, j'en aurais, avant même qu'il eût paru, regretté l'inopportune sévérité.

De plus, il faut reconnaître que des progrès incessants sont faits dans l'enregistrement visuel et surtout auditif des films ; de mois en mois, ou presque, on constate des améliorations photo ou phonographiques. Certains films récents, comme le Roi Vagabond, qui met en scène le poète François Villon et Louis XI, ou comme le Roi du Jazz, dont nous reparlerons dans un prochain article, sont tout en couleurs et quelques-unes de leurs scènes approchent de la perfection, semblent d'une beauté presque absolue. Dans ces mêmes spectacles la parole est très améliorée et plusieurs coins de la partition musicale diffèrent à peine des résultats d'une audition directe. Si les cinéastes continuent de ce train-là, le cinéma parlant de 1931 ne rappellera en rien les désagréables compositions de 1929. Comme tout en ce pays marche à un rythme accéléré à l'extrême, l'avenir apparaît sous les plus claires couleurs.

C'est déjà se replonger dans un passé presque aboli que de rappeler les premières pièces du cinéma parlant américain, celles que l'on représentait au cours de l'automne dernier : comédies quelconques, dont le seul intérêt résidait dans les scènes de variétés (mot anglais, allemand, italien, qui se dit en français music-hall !) ou dans les matches de foot-ball ou de base-ball que l'on faisait intervenir à tout propos et hors de propos. L'art nouveau poussait ses racines dans un art fort ancien et tout désuet, celui de la comédie-ballet d'autrefois que, en plein siècle de Louis XIV, Molière avait illustré avec une quinzaine d'œuvres dramatiques, musicales, chorégraphiques.

Aujourd'hui, les films parlants continuent à faire l'apprentissage du théâtre; leurs auteurs jettent des regards à droite, à gauche, en arrière plus qu'en avant; ils se livrent à toutes sortes d'essais, heureux ou lamentables, pour trouver un style dramatique, comique, musical, permettant d'utiliser toutes leurs richesses.

Quelle étude confuse serait celle de ces centaines de pièces, dont les éléments divers n'arrivent guère à un équilibre satisfaisant malgré les tentatives les plus différentes de dosage: éléments comiques, sentimentaux, pittoresques... Beaucoup d'œuvres ne sont que la transposition à l'écran de comédies ou de drames déjà éprouvés par un long succès. Tentative sans intérêt: le théâtre filmé ne saurait être une réplique exacte, une redite du théâtre ordinaire. Pourtant le public d'outre-Atlantique semble se passionner pour des pièces criminelles et policières qui ne gagnent pas grand chose à la photographie mouvante. Aucune idée vraiment neuve ne semble s'affirmer et peut-être faudra-t-il attendre de l'Europe — d'ici, c'est l'Orient — la lumière théâtrale. Selon mon expérience personnelle, incomplète, mais assez large, la plupart des talkies font songer à la marmite de Macbeth où les sorcières, c'est-à-dire les dramaturges, semblent tout jeter pêle-mêle pour voir ce qui sortira de l'ébullition.

Aucune idée... ou plutôt une seule idée, un seul genre d'idées. Le plus grand nombre des films parlants sont tout autant chantants et dansants; ils tendent vers un équilibre séculaire — il n'y a rien de nouveau sous le soleil! — qui n'est autre que celui de l'opéra-comique défunt, dont une société parisienne tente généreusement de provoquer la résurrection, c'est au cinéma qu'il renaît, et au cinéma d'Amérique. Que le sujet soit tragique ou comique, dès que se présente sur l'écran une scène lyrique, la voix parlée se tait, l'orchestre prélude, l'acteur devient chanteur, des mélodies fleurissent aux lèvres des protagonistes, mélodies souvent tendres, sentimentales, balancées sur un rythme doux, berceur, plus ou moins voisin de la valse traditionnelle. Ainsi la forme la plus récente du théâtre retombe dans les plus agréables errements d'autrefois...

Dans ce genre-là, il existe déjà un chef-d'œuvre; on le joue chaque soir à New-York depuis plus de sept mois, et les Parisiens en connaissent déjà deux versions, dont l'une est presque muette et seulement sonore: c'est Love Parade, cette Parade d'amour, dont le succès n'est pas près de s'arrêter. Joli opéra-comique, le plus traditionnel du monde, le plus conventionnel, le plus banal.

Le succès universel de cette œuvre nous vaudra sans doute l'éclosion d'innombrables opéras-comiques filmés ou d'opérettes — on les nomme ici comédies musicales — tirés de vieux sujets longuement éprouvés au cours des siècles. Ces vieux sujets on les rajeunira par un maquillage plus ou moins savant, on les enrichira d'une ornementation profuse, on les alourdira d'une surcharge somptueuse, probablement excessive, et leur vogue permettra aux partisans des anciens de montrer que les modernes ne savent que répéter ce que d'autres ont dit avant eux. L'opéra-comique semblait mort et mourant: vive l'opéra-comique re-né aux feux des sunlights, sous l'oreille des microphones.

D'une soixantaine d'expériences, à la fois auditives et visuelles, poursuivies pendant huit mois ne pouvoir tirer qu'une observation générale sur l'avenir possible du cinéma parlant c'est bien peu. Il aurait été flatteur de pouvoir discerner des présages précis, et, en quelques lignes d'un article éphémère, de fixer le tracé général des voies où s'engagera l'art nouveau d'Amérique et d'Europe. Prévision trop incertaine. Dans ce domaine, comme dans les autres, la prédiction est impossible. Il est sage de douter et de penser, sans ambition prophétique que le cinéma parlant de demain sera, non pas ce que nous pouvons supposer en nous fondant sur l'expérience ou la raison pure, mais ce que saura en faire le prochain cinéaste de génie.

Heureusement la fréquentation des cinémas américains permet à l'amateur le moins attentif d'observer bien d'autres choses et peut-être de deviner quelques conclusions. Les grandes salles de New-York ne sont pas réservées aux seuls films: vrais, beaux, immenses théâtre aux spectacles infiniment divers, dont le Paramount de Paris donne une petite idée. Essayons d'en comprendre la diversité, la richesse ainsi que la fécondité.

(A suivre).

LÉON VALLAS.